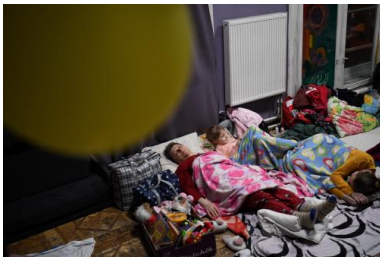


## Lviv s'organise en hub humanitaire géant de l'Ukraine

PAR FRANÇOIS BONNET  
ARTICLE PUBLIÉ LE DIMANCHE 6 MARS 2022



Une famille se repose dans un abri, le 5 mars 2022, dans un théâtre de Lviv (Ukraine). © Photo Daniel Leal / AFP

À soixante-dix kilomètres de la Pologne, la grande ville de l'ouest de l'Ukraine reste épargnée par les opérations militaires. Mais la guerre est bel et bien là, incarnée par des foules immenses qui fuient le pays. Très vite, une mobilisation générale de la société a fait de Lviv un centre humanitaire géant. En attendant le pire.

**Lviv (Ukraine).**– Les vagues de la guerre viennent frapper Lviv, cette grande ville de 700000 habitants, tout à l'ouest de l'Ukraine. Il ne s'agit pas de missiles. Quelques-uns seulement ont été tirés au premier jour de l'invasion russe sur des installations militaires de la région.

Il ne s'agit pas plus de bombardements ou de combats. Kiev est à 500 kilomètres plus à l'est, Kharkiv à 900 kilomètres, Marioupol à 1200 kilomètres. Et si les sirènes d'alerte aérienne résonnent régulièrement dans la ville, peu nombreux sont ceux qui se précipitent dans les abris ou caves.

La guerre est pourtant là, sous forme d'immenses vagues de populations fuyant les territoires directement frappés par l'armée russe. En onze jours de conflit, plus de 1,5 million de personnes ont quitté l'Ukraine, selon les Nations unies. Et cela, sans compter les centaines de milliers qui fuient se mettre à l'abri dans l'ouest du pays, jusqu'alors épargné par l'offensive russe. Le plus grand déplacement

de population en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale est en cours. Il ne fait que commencer et Lviv en est un épïcentre.



Une famille se repose dans un abri, le 5 mars 2022, dans un théâtre de Lviv (Ukraine). © Photo Daniel Leal / AFP

Lviv est sans doute la moins ukrainienne des villes du pays, tant elle a basculé d'un empire à l'autre, au gré d'une longue histoire ponctuée de massacres, d'expulsions et d'extermination – plus de 120000 juifs tués lors de la Shoah. La voici de fait, aujourd'hui, capitale bis du pays. Ville de la frontière, originale, irrédentiste, polonaise (Lwow), autrichienne (Lemberg), polonaise à nouveau, allemande, soviétique (Lvov), ukrainienne (Lviv), sa population avait donné en 1991 son plus fort score au « oui » lors du référendum sur l'indépendance de l'Ukraine : 98,13% !

« *Oui, nous avons une part d'histoire lourde, complexe, douloureuse qui permet à Poutine des manipulations scandaleuses et paranoïaques. La diversité de notre pays est justement ce qui en fait la beauté. Nous sommes toutes et tous ukrainiens et nous défendrons ensemble notre pays* », explique Sofia Dyniak, qui dirige le prestigieux Centre d'histoire urbaine de l'Europe centrale et orientale.

Il ne s'agit pas là de mots creux. Du jour au lendemain, toute la ville a basculé dans une mobilisation de guerre et tente d'organiser une gigantesque base arrière. Accueillir les centaines de milliers de réfugiés, les aider, les orienter ensuite vers la Pologne, la Slovaquie, l'Allemagne ; collecter l'aide humanitaire arrivant de l'étranger ou de l'ouest du pays ; aider à équiper ces réservistes et volontaires qui s'engagent massivement dans la Défense territoriale, force armée cantonnée pour l'instant à l'arrière ; aider à installer les ambassades européennes qui ont quitté Kiev.

« Ici, en une journée, nous avons tous changé de job », dit Iouri Vizniak. Directeur des expositions temporaires du Lviv Art Palace, l'un des plus beaux musées de la ville, l'homme sourit, propose un café et paraît un peu perdu dans la foule qui a envahi les 9000 mètres carrés de son espace d'exposition.

Iouri Popovych, centre humanitaire de Lviv

Au premier jour de la guerre, des gens sont venus spontanément demander comment aider et apporter vêtements, nourriture. Iouri Visniak a décidé de mettre ce lieu à disposition des volontaires. Le voilà désormais directeur du premier et sans doute du plus grand centre humanitaire du pays, faisant visiter ses salles où des tonnes de matériels de toutes sortes ont remplacé les œuvres d'art.

À ses côtés, Iouri Popovych est l'un des organisateurs du centre. La trentaine, il explique dans un anglais parfait son engagement : « Je suis directeur d'une société informatique. La société n'a pas besoin de moi, elle marche bien. Je suis plus utile ici à aider. Les Russes bombardent nos villes, nos enfants, nos familles, ils nous détruisent, détruisent notre présent et notre avenir. Il faut les arrêter. »



À la gare de Lviv, le 3 mars, femmes et enfants embarquent dans des autocars pour l'étranger. © FBonnet (Mediapart)

La veille, près de la gare de Lviv, c'est un autre jeune homme qui disait peu ou prou la même chose. Ross, 26 ans, responsable des achats dans une société d'import-export avec la Pologne, a laissé son travail pour enfiler le gilet de la Croix-Rouge. « J'ai beaucoup de contacts, je parle plusieurs langues, je connais la logistique, je peux renforcer l'efficacité de nos actions », assure-t-il. Le voilà qui organise les flux d'autobus qui rayonnent dans l'ouest du pays et

vers l'étranger. Il vient de recevoir des médicaments. « Nous allons tenter de livrer de l'insuline à des malades de Kharkiv. »

Au Lviv Art Palace devenu « Humanitarni Chtab », Iouri Popovych parle lui aussi de Kharkiv sous les bombardements russes. « Nous venons d'y envoyer un camion. Le chauffeur est un jeune gars de 28 ans, un volontaire. Voilà un héros de l'Ukraine », dit-il les larmes aux yeux. Autour de lui, ce qui est devenu un entrepôt logistique tourne à plein régime. Salle des produits pour enfants ; salle des vêtements chauds, sacs de couchage ; caisses de nourriture non périssable ; stock de médicaments.

À l'extérieur, des habitants de Lviv stoppent leur voiture une minute, extraient des cartons, valises, sacs de couvertures, d'aliments. On se salue d'un « Slava Ukraini », « Gloire à l'Ukraine ». Des poids lourds déchargent. Des camionnettes chargent, elles, pour aller dispatcher tout cela dans la région.

« En tout, il y a plusieurs centaines de volontaires ici, je ne sais combien exactement. Nous travaillons en roulement, par tranches de 24 heures. Ce dont nous avons le plus besoin, c'est de médicament et de matériel médical de guerre pour pouvoir soigner des blessés », dit-il.



Déchargement d'un poids lourd, le 3 mars, au centre humanitaire de Lviv. © FBonnet (Mediapart)

Plus loin, d'autres volontaires tentent de trouver des logements pour des familles réfugiées. Des milliers d'appartements ont été libérés par la ville, tout comme des écoles, gymnases, autres bâtiments publics. Il ne faut pas laisser la gare de Lviv devenir un immense camp à ciel ouvert. « Nous devons faire en sorte que les gens ne restent pas plus d'une journée près de la gare.

*Il fait trop froid, la situation tournerait à la panique* », dit Ross, qui supervise des dizaines de départs de bus chaque jour.

Devant la gare de Lviv, superbe bâtiment avec une architecture en partie Art nouveau, la température oscille entre zéro et 3 °C. Quelques flocons de neige tombent. Des milliers de personnes circulent entre braseros, tentes de la Croix-Rouge, guérites improvisées. Des boissons chaudes, des vêtements, des repas sont distribués à profusion. Des dizaines de volontaires avec gilet jaune ou rouge aident à porter les valises, tentent d'orienter, téléphonent, portent les enfants, guident les vieillards.

La foule est immense, oscille entre désarroi, attentes interminables, épuisement. Ce sont des foules de femmes et d'enfants. Beaucoup d'enfants. Est-ce leur présence ? L'exode se fait dans le calme, la dignité, on discute, on s'informe, on s'entraide. Les cris, les incidents, les bousculades restent de très rares exceptions. Chacun, chacune plutôt, donne de soi, trop consciente, comme l'assurent certaines, de l'extrême gravité de ce moment où un nouveau monde monstrueux est déterminé à l'emporter.



Le hall central de la gare de Lviv, le 3 mars, où les attentes peuvent durer des heures. © FBonnet (Mediapart)

À ce carrefour de l'exode, comme dans les trains surchargés qui partent vers la Pologne et la Slovaquie pour de longues heures de trajet (4 heures le plus souvent pour faire les 70 kilomètres qui séparent Lviv de la frontière polonaise), les hommes sont rares. De 18 à 60 ans, ils sont tous mobilisables et ne peuvent quitter le pays.

Certains sont là tout de même pour accompagner les proches à la frontière. Mais nombreux sont ceux qui l'assurent, comme Iouri, croisé au milieu d'un tas de

valises et juste arrivé de Kiev: *« Je reviendrai me battre, nous ne laisserons pas les Russes voler notre pays et le tyran fou Poutine nous détruire. »*

À la frontière ukrainienne, nous attendions un train pour Lviv aux côtés d'un colosse en survêtement noir, petit sac à dos et long étui de fusil bien fourni à l'épaule. Refusant de donner son nom comme de détailler la nature de l'arme transportée, il déclara seulement : *« Je rentre chez moi tuer du Russe, je ne laisserai pas faire ça. »*

Durant le trajet, Sacha, la cinquantaine, expliquait rentrer tout juste de Chicago, *« un voyage d'affaires »*, et regagner Odessa, où il s'occupe de l'affrètement de cargos. *« Ma famille est là-bas, nous ne laisserons pas notre pays. Odessa est une ville libre et je serai utile là-bas. Je connais par cœur le port et ses coulisses »*, dit-il, ajoutant se moquer des dangers du trajet d'au moins deux jours en train.

Près d'un brasero, Anastasia se réchauffe avec ses parents après une nuit de train depuis Kiev. *« Des alertes toute la journée, des nuits entières dans le métro ou des abris, non, on ne pouvait plus tenir. Nous partons en Pologne chez des amis »*, dit son père. *« Poutine est prêt à tout. Il l'a montré en Tchétchénie et en Syrie. Il n'hésitera pas, enfermé dans sa folie impériale, à entraîner tout le monde dans une guerre totale. Et il veut sauver son pouvoir, sa fortune, lui et ses bandits corrompus »*, dénonce son épouse.

Iryna, qui a fui Kharkiv et se rend à Varsovie

Dans les couloirs menant aux quais, des foules compactes de milliers de familles attendent. Des enfants pleurent, d'autres jouent, regardent des vidéos sur les portables. *« Nous avons mis cinq jours pour venir de Kharkiv, dit Iryna, qui se rend à Varsovie avec ses deux enfants. Qui aurait pu croire cela, bombarder Kharkiv !? C'est une folie, un non-sens. Poutine dit défendre les russophones, mais je suis russophone ! Et jamais, jamais, je ne veux retomber sous la coupe de la Russie. D'ailleurs, dans le Donbass, tous ceux qui le pouvaient ont fui ces dernières années, même là-bas, ils ne veulent pas de la Russie. »*





Devant la gare de Lviv, le 3 mars, l'attente des foules de réfugiés. © FBonnet (Mediapart)

Des décomptes précis sont impossibles à obtenir. Mais chaque jour, des dizaines de milliers de personnes transitent par Lviv, par train, autocar ou voiture particulière. « *Que va-t-il se passer ?*, s'interroge Ross, *Lviv est la grande porte de sortie du pays, mais si la région est attaquée ?* »

Plusieurs interlocuteurs soulignent que la Biélorussie est à 2 h 30 de route, que l'armée ukrainienne concentre aujourd'hui ses ressources sur le sud, l'est et Kiev. « *Si l'armée biélorusse entre dans la danse et attaque l'Ouest, cela va être très difficile* », souligne Marko, volontaire venu prêter main-forte à la gare.

À Lviv, comme ailleurs dans le pays, les premiers jours de la guerre furent faits de stupéfaction mais aussi d'enthousiasme face à tant de mobilisation de la part de la société, des entreprises, des pouvoirs locaux, face aussi à la résistance de l'armée ukrainienne et à cette levée en masse patriotique. Mais la guerre s'installe maintenant dans le pays, dans sa pleine sauvagerie. Elle promet de durer et l'inquiétude gagne largement la ville.

« *On sait les horreurs que peuvent commettre Poutine et son armée, on a vu la Syrie et tout le reste*, dit Aleksei, un enseignant. *Oui, je pense qu'ils sont capables de raser nos villes. Si l'Europe ne nous aide pas plus, s'il n'y a pas de "no fly zone" pour interdire les avions russes dans le ciel ukrainien, et*

*l'Otan ne veut pas l'imposer, je doute qu'on puisse tenir longtemps.* » Une pause. « *Et puis après, ils iront chez vous !* », ajoute-t-il en riant.

Rire, il faut essayer. Au sortir d'un train bondé de Kiev, Anna, 17 ans, les yeux cernés par une nuit blanche, dit avoir joué aux cartes avec d'autres jeunes, écouté de la musique, épluché les messageries Telegram des uns et des autres, fait des blagues à répétition. Maintenant ? Elle ne sait pas et sa mère pas plus. Pas d'amis, pas de famille à l'étranger, pas plus dans la région. « *Eh quoi, on va rester dans le coin...* », dit-elle, désabusée. Jusqu'à ce que la guerre vienne les rattraper, elles et Lviv tout entière.

### Boîte noire



Arrivée de réfugiés à la ville frontière polonaise de Przemysl, le 2 mars. © FBonnet (Mediapart)

Je suis arrivé mercredi 2 mars au soir à Lviv, en provenance de Cracovie. De cette ville, il faut ensuite trois heures de train pour atteindre la petite ville frontière de Przemysl, en Pologne, où une énorme solidarité envers les réfugiés est à l'œuvre. Et de là, attendre généralement plusieurs heures un autre train qui a mis ce jour-là plus de quatre heures pour rejoindre Lviv, à 70 kilomètres. Un train quasi vide et où les seuls passagers étaient des hommes, Ukrainiens venant de l'étranger pour aider leur pays, ou simplement retournant chez eux après avoir mis leur famille à l'abri de la guerre. Dans ce sens, il nous a été précisé qu'il n'y avait pas besoin de prendre de billet.

**Directeur de la publication** : Edwy Plenel

**Direction éditoriale** : Carine Fouteau et Stéphane Alliès

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, François Vitrani. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart, Société des salariés de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel** : contact@mediapart.fr

**Téléphone** : + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie** : + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur** : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.